

*Jaccottet
traducteur
d'Ungaretti*

Correspondance 1946-1970

*Edition établie,
annotée et présentée par José-Flore Tappy
Paris, Gallimard, "Les cahiers de la NRF", 2008*

Philippe Jaccottet a vingt-et-un ans, en 1946, lorsqu'il fait la connaissance de Giuseppe Ungaretti, qui n'en a pas loin de soixante. Celui-ci est alors peu connu en France, bien que Jean Chuzeville ait publié des traductions dès 1921 dans une anthologie, puis, en 1939, un volume de la collection "Métamorphoses" chez Gallimard. Jaccottet, fasciné par le poète italien, va lui consacrer désormais une grande part de son activité de traducteur et de passeur – ce qui aboutira, en 1973, à la parution, chez Gallimard, de *Vie d'un homme*, titre générique de toute l'œuvre poétique d'Ungaretti. Jaccottet, fair-play, y accueille d'autres traductions, dont celles de Jean Lescuré qui avaient paru en 1954 aux Éditions de Minuit. Un regret toutefois : y manque Jean Chuzeville, justement, sur qui Jaccottet et Ungaretti émettent des réserves. Elles sont certainement justifiées, mais Chuzeville a néanmoins quelques belles réussites à son actif, je n'en veux pour preuve que sa "Junon", ce superbe poème érotique, plus belle, à mon gré, que celle de Jean Lescuré, qui a voulu "coller" de trop près à l'original – piège dans lequel Ungaretti n'était pas tombé lorsqu'il traduisait le premier vers de "L'après-midi d'un faune"...

Il n'est pas rare que de grands poètes s'adonnent à la traduction. De Catulle à Paul Celan en passant par Racine, Hugo, Goethe, Rilke et tant d'autres, les écrivains ont souvent manifesté cet esprit d'ouverture, cette *accueilance*, pour reprendre un mot dont Jaccottet aurait aimé qu'il existât¹, qui leur permet de consommer le *hieros gamos* cher à Valéry Larbaud, de fusionner avec d'autres, de s'y confronter, de se les approprier avec plus ou moins de vergogne et de bonheur.

Or, quand Catulle s'assimile Callimaque ou Hugo le *Cantique des cantiques*, ils n'ont de comptes à rendre qu'à leur conscience, de même Rilke traduisant Valéry, lequel est incapable de juger du travail de son interprète. Mais quand Dos Passos traduit Cendrars ou Jaccottet Ungaretti, ils relèvent du jugement de leurs "victimes". J'ignore quelle fut la réaction de Cendrars vis-à-vis de son ami américain, mais quant aux deux autres, le beau livre que voici nous plonge au cœur d'une relation de travail et d'amitié qui s'affermira de jour en jour. Nombre d'entre nous ont vécu et vivent cette situation, cette aventure enrichissante pour les deux partenaires, tous nous nous heurtons quotidiennement aux mêmes problèmes, insolubles et pourtant résolus grâce à un dialogue incessant, obstiné, que l'on suit ici avec passion. Je ne

puis m'empêcher d'évoquer un autre exemple franco-italien, certes fort différent : D'Annunzio et Georges Hérelle². Bien sûr, tout bon traducteur que fût Hérelle, tout grand poète que fût D'Annunzio, ils n'atteignent pas au niveau de nos deux contemporains. Mais les lie un amour de la langue et de la difficulté, la lutte pour résoudre ces difficultés, pour trouver le mot juste – lutte parfois orageuse de la part de D'Annunzio à qui il arrivait de se croire meilleur en français que son traducteur (il n'avait pas toujours tort !), alors qu'Ungaretti, lui, est aussi humble envers Jaccottet que celui-ci envers celui-là. Si l'Italien impose de temps à autre, en douceur, son point de vue, le plus souvent il laisse le champ libre à son traducteur en qui il a une confiance totale ; n'est-il pas lui-même du métier ? Il sait ce que traduire signifie, que, pour reprendre un mot de D'Annunzio, "bien traduire, c'est égaler" et que "la traduction est donc l'œuvre du poète qui traduit" (p. 187).

Un autre point commun entre ces deux correspondances, c'est l'amitié indéfectible qui unit dans chaque cas les deux hommes. Madame José-Flore Tappy, dans sa préface, déplore que ces lettres soient "frustrantes à certains égards", trouve "austères et dissuasifs" les documents de travail (p. 18). Que non ! Transparaît dans cette correspondance, dans cette amitié qui se développe, un respect mutuel qui n'exclut pas l'affection et même, de la part de l'aîné, une prévenance quasi paternelle qui nous émeut.

Quant aux documents... "Dissuasifs" ? Au contraire, on en redemande et l'on regrette qu'ils n'aient pas tous été publiés. Je renvoie aux chants populaires corses dont la traduction requiert huit pages de remarques de l'auteur. Il est passionnant de voir ce qu'une traduction littérale, ma foi fort bonne, fournie par Ungaretti, devient sous la plume de Jaccottet qui recourt à une stratégie fort complexe pour dramatiser le chant et le rapprocher le plus possible de l'original (p. 87-91). Je renvoie aussi à "Dunja", l'un des derniers et des plus problématiques poèmes d'Ungaretti, qui génère un dossier de trente-deux feuillets dont neuf sont reproduits (p. 195-215) – on les voudrait tous !

Belle leçon à méditer, et à imiter, que cette lutte pour la nuance, pour le mot juste – qui n'est pas toujours le même pour les deux hommes, mais l'exigence est là. De Jean Chuzeville, « talonné par le besoin », Ungaretti écrit : "... sa traduction n'est pas faite avec cette patience et cette exactitude qu'en plus de l'inspiration réclame la poésie" (p. 39). Que disait donc Malte Laurids Brigge d'Arvers mourant ? "Il était poète et détestait l'à-peu-près".

Nous autres qui détestons l'à-peu-près, qui luttons avec patience pour l'exactitude dans la nuance (pardon pour l'oxymore), nous trouverons dans cette correspondance non seulement une foule d'exemples à méditer, mais aussi, quand nous désespérons, une raison d'optimisme en voyant que la réussite n'est pas inaccessible.

Jacques Legrand

¹ Cf *Observations IX*, in *Pour l'art*, n°29, mars-avril 1953, p. 17.

² *D'Annunzio à Georges Hérelle, Correspondance*, introduction, traduction et notes de Guy Tosi, Paris, Denoël 1948. En fait de correspondance, on y trouve très peu de lettres de Hérelle.